



1

2

3

1- Sarah Bertrand-Hamel  
*Le sous-sol temps deux*,  
 Belgo, 2010  
 Tirage au jet d'encre  
 218 x 282 cm

2- Mathieu Forget  
*1978* (détail: *Philippe*), 2010  
 Tirage au jet d'encre  
 61 x 91 cm

3- Alexandre Leduc  
*Caprices*, 2010  
 Tirage au jet d'encre  
 155 x 104 cm

# Et si tous les jours étaient des dimanches ?

Par Myriam Raymond

Pour son 20<sup>e</sup> anniversaire, la galerie Occurrence, dans une programmation amorcée à l'automne 2009 par sa directrice Lili Michaud, donne la parole aux artistes qui sont nés pratiquement en même temps qu'elle : étudiants ou jeunes diplômés du programme *Photographie et arts graphiques* du Cégep André-Laurendeau. Et, comme un pied de nez au principe de réalité de la part d'une galerie où l'expérimentation est une constante depuis sa création, quel plus beau thème que les *Utopies* ?

Six projets photographiques, six visions de l'utopie : le rêve d'un monde idéal avec à la clé « l'atteinte d'un bien et d'une perfection universels », comme le mentionne Catherine Ouellette dans le texte qui accompagne l'exposition<sup>1</sup>. Mais l'utopie demeure-t-elle inaccessible ? Nourrit-elle plutôt l'espoir de voir un jour se construire un monde meilleur, que ce soit sur le plan écologique, social ou politique ? Peut-on trouver une utopie commune au sein d'une société individualiste ?

Avec son photomontage immense et éclaté intitulé *Caprice*, Alexandre Leduc illustre les utopies intimes de tout un chacun unies dans un chaos urbain et formant un tout impossible où brocoli géant et bébé en bocal se côtoient. À l'opposé, *Le rêve*, de Jacynthe Cloutier, propose une version autobiographique plus intériorisée. Sa série d'images touchant à l'imaginaire de manière sensible et poétique se transforme en une synthèse de « tous les possibles ». Si, pour certains, ce concept est supposé être fictif, il ne l'est pourtant pas pour Geneviève Duval, qui le définit en ces termes : « Je suis mon utopie. Elle est autour de moi. » Sa vaste mosaïque constituée de nombreux *snapshots* tapissant un des murs de la galerie illustre cette idée du quotidien et de l'instant présent.

La génération hippie, qui proposait un monde plus collectif, plus près du « vivre ensemble », se reflète d'une certaine manière dans le projet *1978* de Mathieu Forget, ainsi que dans l'idée centrale des *Bénévoles* de Jennifer Bouchard. Dans l'œuvre de cette dernière, rien ne semble rapprocher les quinze individus différents présentés, chacun sur un fond blanc. Ils sont pourtant animés d'un but commun. Pour la photographe, c'est la solidarité et le sens du partage qu'apporte l'action bénévole qui définissent son utopie. Chez Mathieu Forget, les huit portraits au regard franc et pénétrant de *1978*, laissent présumer un désir de voir l'homosexualité acceptée sans préjugé, dans un esprit de cohabitation et totalement intégrée.

La notion d'utopie correspond-elle à un futur fantasmé ou bien est-elle plutôt intemporelle et en même temps ancrée dans le quotidien dans des souhaits de changements ? Sarah Bertrand-Hamel joue avec la perception particulière qu'elle se fait du temps et de l'espace. Ses habiles accumulations de « tableaux » photographiques, qui enchevêtrent passé, présent et futur dans une sorte de mise en abyme, brouillent le fil narratif suggérant ainsi l'idée d'un présent continu.

Sans donner de définition unanime de la façon dont on conçoit l'utopie aujourd'hui, l'exposition esquisse les traits d'une société qui laisse l'individu mener seul ses propres buts et rêves. « Nous avons chacun notre utopie », semblent revendiquer les six jeunes artistes. Une question demeure en filigrane : existe-t-il véritablement un rêve collectif caché au fond de chacun ? ●

<sup>1</sup> Finissante au programme *Photographie et arts graphiques*, Catherine Ouellette a été invitée à écrire le texte de l'opuscule accompagnant l'exposition.